

BeauxArts

# BeauxArts

magazine

**GRAND PALAIS  
LES MONTAGNES  
CÉLESTES**



**ENQUÊTE  
LE CINÉMA EN  
MUTATION**

**ART ISLAMIQUE  
LA RÉVOLUTION  
DES MUSÉES**

dossier  
**l'art qui rend zen**

**TENDANCE : LE DESSIN CONTEMPORAIN**



# DESSIN

## LE TRAIT RÉANIMÉ

De la biennale du Whitney aux galeries branchées, des vidéoclips à la pub, le dessin cartonne. De New York à Paris, une myriade de jeunes artistes et de directeurs artistiques réactivent le trait, l'explorent, le transforment jusqu'à l'overdose.

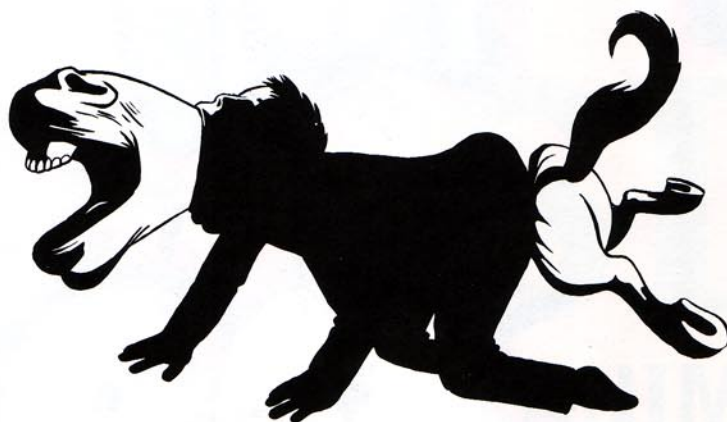
**I**l y a du riffi chez les Simpson : encore scotchée à sa tétine, mais le museau allongé et le ventre gonflé, la fille d'Homer change de peau. Maggie la mutante est devenue la star d'un dessin animé dévergondé et bâtard intitulé *The Good Griefies*, un ovni d'à peine cinq minutes, où l'artiste Roberto Cuoghi vampirise tout le petit peuple des cartoons au point que même Charlie Brown en pisse dans son froc et que Scooby-Doo en crève. Une critique hilarante des standards culturels et du versant trop policé du dessin animé. Surtout, ce cortège de *Griefies* déjantés est la première victime du punch retourné du dessin et de l'animation sur la scène de l'art contemporain.

Car, trop souvent, le dessin est réduit à un phénomène de foire. Un médium «light» qu'à chaque Noël les galeristes déballent en pagaille. En octobre 2003, la Frieze Art Fair de Londres n'innovait pas dans cette manière un peu aguicheuse de le montrer en masse. La biennale 2004 du Whitney, qui s'achève le 30 mai, n'a fait qu'amplifier l'onde de choc, en consacrant les travaux sur papier du jeune Zak Smith [ill. p. 81] ou ceux de Sam Durant. Même la pub en redemande avec la dernière campagne Microsoft et, bientôt, un nouveau spot pour l'eau minérale Volvic, auquel travaillent Jean-François Moriceau et Petra Mrzyk. Deux artistes français qui ont déjà réalisé un clip pour Air

et dont les œuvres débridées fusent comme des blagues dans un match d'improvisations. Le dessin pourrait être réduit à un phénomène de foire. La cocasserie et la vivacité (d'esprit et d'exécution) auxquelles on le réduit souvent sont des clichés qui le donnent comme le royaume du grotesque, une espèce de bordel bondé d'esprits tarés inspirés par les comics. (Trop) vite fait, il est soupçonné en outre d'être une demi-portion, un objet pas abouti, en transit vers une peinture ou une sculpture. Enfin, le dessin n'échappe pas si facilement à la catégorie des esquisses préparatoires. Il reste un peu un éternel story-board, une chrysalide en papier, fragile et éphémère.

### INFRACTION VIOLENTE AU COPYRIGHT

Or, loin de s'en défaire, les artistes se drapent dans cette précarité, trouvant dans le dessin le support idéal d'un art échangiste, qui se défie de toute stabilité et passe à travers les mailles du copyright. À l'image des œuvres du Californien Dave Müller [ill. p. 80]. Peu remarqués à la biennale de Lyon, ses détournements s'affichaient assez discrètement, dans le hall d'entrée de La Sucrière ou du musée d'Art contemporain. Ses travaux sur papier au crayon, à l'encre et à l'aquarelle reproduisaient des publicités pour les galeries ou des



cartons d'invitation mais aussi le poster promotionnel de La Poste, sponsor de l'événement. Des sources d'inspiration parfaitement éphémères. Faits main, à la fois élégants et maladroits, ils pérennisent, paradoxalement, de rares images non-artistiques. En copiant l'œuvre avec son emballage marketing – le nom du galeriste, les dates, le lieu de l'expo –, l'Américain gomme ainsi les frontières : traite-il la pub comme une œuvre d'art ou le contraire ? Mieux même : il s'installe dans un no man's land, une petite utopie graphique. Car son art baigne dans une esthétique du *do it yourself*, une espèce de posture d'artisan punk qui se gausse des produits bien finis et de la question de l'auteur. Un art de l'infraction au copyright mais aussi un art du collectif que l'artiste décline jusque dans ses espèces de festivals-ateliers itinérants, les « Three Days Week-Ends », où des créateurs plus ou moins amateurs sont enclins à travailler ensemble. Collant ses affichettes dans les expos, Dave Müller se révèle finalement assez proche d'un André Cadere, nomade génial qui place dans les expositions des autres son bâton coloré : une manière de parasiter et de célébrer à la fois certaines œuvres soigneusement choisies. Ainsi, sur une affichette en forme de petite annonce, le Californien proposait-il ce troc : « Possède deux pièces de Jorge Pardo de 1995, les échange contre une œuvre de Cadere. » Suivait son numéro de téléphone. Le Mexicain Pardo et ses œuvres ultraléchées et ultradesign en prennent pour leur grade. Surtout lorsqu'ils se confondent avec la triviale rubrique des petites annonces, les dessins ici ne craignent pas d'abandonner toute originalité. Ni d'affirmer un point de vue critique. Ni, enfin, dans l'espace d'exposition, de s'afficher ici ou là, par-

tout en général et nulle part en particulier. Cela vaut aussi pour les créations volages de Jean-François Moriceau et Petra Mrzyk. Le duo français se donne également volontiers un mauvais genre en laissant proliférer au mur toute une basse-cour. Poulets cul par-dessus tête, narines à grosses lunettes, gâteaux sur pattes en goguette, leurs expositions et leurs livres grouillent d'êtres mabouls, marrants et mutants. Au musée d'Art moderne de la Ville de Paris, ils avaient tenu le pari d'un wall-painting d'un kilomètre de long. Intervalles compris. Sans prétendre saturer l'espace, leurs dessins donnent pourtant l'impression de ne pas tenir en place. Ils déclenchent une débandade des corps, des entités et des identités. Comme si chaque figurine se raccrochait au monde par un fil élastique qui amortirait à peine sa chute. Elles virevoltent de haut en bas, sont happées par le vide puis aussitôt remises à flot par un trampoline graphique. Dans le clip réalisé pour le single *Don't Be Light* d'Air, l'animation joue alors le rôle d'un accélérateur de particules.

### DESSINE-MOI TA VIDÉO...

Déjà surexcité et malléable sur feuille, le petit peuple de Jean-François Moriceau et Petra Mrzyk n'a aucun mal à s'adapter à l'écran. Pourtant, leurs vidéos, comme celle de Roberto Cuoghi, se tiennent assez loin du genre traditionnel. Elles ne racontent rien, préférant les enchaînements graphiques aux transitions narratives, s'ancrant alors davantage du côté du cinéma abstrait que du dessin animé. Préférant aussi mêler les tonalités, le comique burlesque résonnant de notes plus inquiètes. Tandis que le petit bal >>>

>>> des *Griefies* mis en scène par l'Italien vire à la déroute macabre et ordurière, la ronde des corps hybrides de Jean-François Moriceau et Petra Mrzyk s'emprunte d'une mélancolie cosmique : c'est la chute des corps, incapables de se maintenir dans les limites d'une identité stable. Un défi psychédélique lancé aux contours trop raides et trop stricts du réalisme. À l'image des premières animations du jeune peintre américain Brian Alfred : des promenades glaçantes au milieu des quartiers d'affaires et de leur architecture très *corporate*. Des villes aussi mortes que sophistiquées, sous les traits d'un dessin réaliste et d'une mise en scène tordue. finalement, ces artistes retrouvent l'inspiration critique de leurs aînés, celle par exemple d'un Raymond Pettibon ou d'un Jim Shaw, compères déjantés de la West Coast, qui puisent allégrement dans l'imagerie des comics, mais abolissent le récit. Lui préférant, au choix, une métaphysique trash ou bien les micmacs délirants que leur dictent leurs rêves.

Ce n'est pas un hasard, donc, si le jeune Zak Smith choisit pour la biennale du Whitney d'illustrer *l'Arc-en-ciel de*

*la gravité*, le roman labyrinthique de Thomas Pynchon. En écho à la structure digressive du livre, l'Américain donne à son œuvre la forme d'un assemblage complexe de 700 dessins (et photographies). À peine un storyboard, déjà une installation, presque un film. Une œuvre mouvante, comme ses portraits : des peintures d'une génération d'ados aux contours flous, au milieu du capharnaüm de leur chambre. Les jeunes gens, petites frappes à l'âme punk ou belles Calamity Jane au regard mélancolique, sont entourés de leurs fétiches pop – Dr. Martens, skateboards, guitares et photos –, perdus dans leurs galaxies mentales, en quête d'une identité.

Les peintures de Zak Smith cryptent tout cela subtilement en multipliant les fonds, en surimprimant les traits. Sans être à proprement parler de l'animation vidéo, cet art renferme néanmoins l'agitation électrique du genre, qui pourrait bien être, non pas celui de l'intimité, comme on l'a souvent dit, mais celui d'un brouillage contemporain des contours identitaires.

JUDICAËL LAVRADOR